Pierheim

Ker Ozen

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Pierheim

Ker Ozen

© Le jardin d'Aphrodite - Mars 2019

Sommaire

Le jugement **3**

La Route de Ker Ozen **13**

L'arrivée à Ker Ozen **17**

Et Crucifixus Est **23**

Soucis à Ker Ozen **29**

Les sœurs de Mouillépartansec **33**

Les bonzes **39**

Mystère dans la crypte **47**

La Bête **53**

Épilogue **59**

Le jugement

En l'an de grâce 1777, le 23 décembre, une foule bruyante se pressait ce matin-là sous la grande halle ; la Cour correctionnelle de Kijchtenik avait été obligée de délocaliser sa séance car la salle d'audience du tribunal était beaucoup trop petite pour accueillir tous ces gens venus de plusieurs lieues à la ronde. En effet, l'annonce d'un procès concernant le Comte Roller des Fines Anses avait fait grand bruit dans tout le comté.

Lorsque l'appariteur annonça solennellement « La Cour ! », le silence se fit et le juge Mandernié, suivi de ses assesseurs, prit place sur l'estrade.

Le juge était souriant et paraissait d'excellente humeur ; songeait-il déjà à la grosse dinde qu'il allait se farcir pour le réveillon et aux petites cailles qui ne manqueraient pas de venir égayer sa semaine de repos durant la trêve des confiseurs ?

— La séance est ouverte. J'appelle la plaignante à la barre. Présentez-vous.

Une jeune femme blonde, portant une longue robe de soie verte largement décolleté qui mettait en valeur ses attributs mammaires s'avança, un peu intimidée.

— Votre Honneur, je m'appelle Emma Sfairfoot, native de Dsagueul, dans le comté du Sussex en Grande-Bretagne.

— Tout un programme ! Exposez à la Cour vos griefs.

— Voilà : je demande à être séparée du comte Roller des Fines Anses car celui-ci m'est infidèle et me délaisse, alors que moi j'ai

d'énormes besoins, si vous voyez ce que je veux dire... gloussa-t-elle. Et selon certaines rumeurs, il ferait un peu partout des petits bâtards. Le pire, c'est qu'il m'a affirmé, dans ses confidences sur l'oreiller, qu'il avait le pouvoir de se transformer en loup pour rejoindre une meute de louves en chaleur !

— Très bien. Et que voulez-vous obtenir ?

— Pour ces motifs, je voudrais – outre le divorce – l'attribution du domicile conjugal, les trois quarts du patrimoine du couple ainsi que la somme de 25 000 écus à titre de dommages et intérêts.

Le juge Mandernié reprit la parole pour apporter des précisions.

— Des enquêtes diligentées par mes soins et menées par le prévôt Mieutarkejamet, il ressort que :

1. La plaignante affirme que l'un de ses amants, le sieur Petissuix, peut témoigner en sa faveur. Toutefois, j'ai reçu récemment un courrier du susnommé Petissuix, de nationalité helvétique, et par ailleurs totalement crédible lorsqu'il dénonce ce pseudo-témoignage arraché sous la contrainte par la plaignante. D'ailleurs tous les Suisses, depuis la défaite de Marignan, sont dignes de foi, et surtout après leur brillante victoire en coupe des vices de pénis.

2. Miss Sfairfoot a été de très nombreuses fois infidèle, non seulement avec Petissuix, mais aussi avec le dénommé Fantasmix, et très certainement avec une si longue liste d'amants aussi divers que variés qu'un plein rouleau de parchemin ne suffirait pas.

3. Il n'a pas été nécessaire de soumettre la plaignante à la question du Grand Inquisiteur pour qu'elle avoue toutes ses fautes, et même celles qu'elle n'a pas commises.

4. Ses escapades répétées au village gaulois attestent de ses plus folles turpitudes. C'est une assoiffée de sexe : ainsi, dès son plus jeune âge, elle fut plusieurs fois surprise à voler carottes, concombres et autres légumes, non pour se nourrir mais pour calmer ses ardeurs. Récemment, mademoiselle Delphine Declercq,

notre marchande d'huîtres, et Pat Troppieux le bedeau, qui étaient désolés de voir leur beau jardin ainsi dévasté par cette nymphomane, ont attesté à plusieurs reprises de ces méfaits à la prévôté.

5. Il apparaît donc que la demande de miss Emma Sfairfoot est totalement infondée ; elle semble plutôt destinée à vouloir ruiner Monsieur le comte et à s'enrichir à ses dépens.

6. Le prévôt Mieutarkejamet, dans le cadre de l'enquête, a également rencontré monsieur le comte qui a reconnu ses infidélités au titre du droit de cuissage. Pour ces faits, il a transmis au baron Boicussec une proposition pour aller faire pénitence dans une abbaye et d'y porter la robe de bure.

7. Sur la question du bâtard évoquée par la plaignante, le prévôt nous rapporte que le comte Roller des Fines Anses a donné ce nom à un mortier dans lequel il ajoute de la chaux (ça jette un froid). Il emploie également ce terme pour définir un petit pain de sa confection, assez moelleux et croustillant, ma foi, qui nous change bien des grosses miches de pain bis. Monsieur le comte a d'ailleurs tenu à faire porter jusqu'ici ses petits bâtards pour que tous puissent les goûter. Greffier, j'ai dit « les goûter », pas l'égoutté !

8. Il reste cependant un point que je n'ai pu éclaircir et qui reste ambigu, mais nous y reviendrons plus tard.

Le juge s'éclaircit la voix avant de prononcer la sentence :

— Compte tenu des faits énoncés, et en l'absence de nouveaux éléments, j'ordonne et prononce le divorce aux torts exclusifs miss Emma Sfairfoot de Dsagueul ici présente. En outre, je condamne la plaignante, pour ses fausses accusations, aux peines suivantes :

1. Pour avoir tenté de porter atteinte à l'honneur de monsieur le comte Roller des Fines Anses, miss Emma Sfairfoot de Dsagueul devra verser 25 000 livres – que dis-je... livres ? Mon

cul ! – écus à titre de dommages et intérêts à monsieur le comte, ainsi qu'une somme équivalente au Trésor Royal.

2. Vous êtes également dépossédée de votre part du patrimoine commun.

3. En outre, tant que vos dettes ne seront pas apurées, vous serez enfermée et placée aux fers, nue dans un cachot de la prison. Nous vous avons réservé à cet effet une cellule où rats et araignées aiment se regrouper. Compte tenu de vos ressources, il est fort possible que vous restiez sur la paille de ce cachot pendant de longues années ; mais dans un souci de vous réargenter et de payer vos dettes, le tribunal fait preuve d'une grande mansuétude à votre égard, et vous informe de votre mise à la disposition quotidienne de l'établissement « Au Chat qui Pêche », tenu par la très sévère mère Mac Rell pour satisfaire les bestiales pulsions sexuelles des manants du comté. Afin de vous éviter d'incessants allers et retours entre la prison et le bordel, un cachot identique à celui de la prison sera aménagé, à vos frais, dans l'établissement précité.

4. Comme demain se tiendra la grande foire de Noël du comté (n'en faites pas un fromage), vous recevrez vingt coups de fouet puis resterez exposée nue durant l'entière journée, au carcan sur la grande place. Ainsi, les manants pourront se divertir et auront tout le loisir de remplir – gratuitement – vos insatiables orifices avec tout ce qu'il leur plaira.

Il se pencha vers un assesseur pour lui glisser à l'oreille :

— Pourvu qu'il n'y ait pas un abruti pour renverser tout le bazar avec son carrosse...

Il eut un sourire mais se reprit rapidement pour s'adresser à la condamnée :

— Agenouillez-vous et remerciez la Cour pour sa clémence à votre encontre : pour des faits similaires, certaines ont été déportées au bagne de l'île du Diable.

Se tournant vers les autres membres de la Cour, il leur indiqua à voix haute :

— Il est possible que le bon Père Manganate, le chanoine de notre paroisse, vienne nous demander, après la messe de minuit, la mise a disposition de la condamnée pour sucer l'âne de la crèche vivante afin que la pécheresse (non, pas Valérie !) expie ses fautes et obtienne la rédemption de son âme en cette douce nuit de Noël.

Enfin il s'exclama :

— Gardes, saisissez-vous de la condamnée ! Dénudez-la totalement, mettez-lui les fers, serrez bien l'écrou et conduisez-la au cachot !

Alors qu'on arrachait brutalement les vêtements de la condamnée, un cri – ou plutôt un hurlement – retentit sous l'imposante halle :

— Oh, mon God... Le punishment est trop horrible !

Ce qui provoqua l'hilarité générale et un énorme brouhaha. Tous les regards convergèrent vers la jeune femme qui avait osé troubler le prétoire.

Le juge Mandernié reprit la parole :

— Approchez ; venez à la barre, Mademoiselle ou Madame, et exposez-nous pourquoi vous osez perturber de la sorte cette audience.

Une jeune femme blonde, menue, toute vêtue de noir s'avança en tremblant, déclenchant quelques sifflets sur son passage.

— Votre Honneur, n'est-il pas, je suis le sister d'Emma. Je m'appelle Eva Sfairfoot, native de Dsagueul, dans le comté du Sussex en Grande Bretagne, et je trouve le punishment trop forte. Je pria le God pour sa pitié.

Elle s'exprimait dans un très mauvais français avec ce fort accent cockney assez rustique, ce qui fit sourire le juge. Compatissant, il lui demanda ce qu'elle désirait.

— Je voudrais que le punition de mon sister soit réduite. Je propose de partager le peine ; j'accepte le partage de son part de punishment, n'est-il pas.

— J'accepte votre requête. Vous irez donc avec votre sœur au « Au Chat qui Pêche ». Dénudez-vous et accompagnez votre condamnée de sœur au cachot. Dès demain à l'aube vous serez conduite chez la mère Mac Rell qui sera certainement très fière d'annoncer que ses deux nouvelles pensionnaires, les sœurs Von Sfairfoot, ont des origines germaniques.

À l'énoncé de ce verdict en sa faveur, le comte semblait plutôt détendu. Pour lui, ce passage au tribunal ne devait être qu'une simple formalité et, par instants, il observait les visages déçus de certains nobles qui avaient fait le déplacement pour assister à sa déchéance.

La voix du juge Mandernié le ramena à la réalité :

— Monsieur le comte, venez à la barre et présentez-vous.

— Votre Honneur, je suis le comte Roller des Fines Anses, ici présent, et c'est le principal ! dit-il en se redressant avec l'arrogance de ceux qui estiment qu'ils ne peuvent être condamnés.

Le juge reprit la parole :

— Cette histoire de se transformer en loup me paraît cependant bien étrange ; j'ai déjà entendu parler de cas similaires dans d'autres contrées, mais sans que l'on m'en donne des preuves formelles. Il est donc de mon devoir de faire vérifier les allégations de miss Sfairfoot, car même si le test de la poignée de gros sel que vous avez dû garder en bouche pendant plusieurs heures n'a produit qu'une faible salivation, rien ne prouve que vous n'êtes point l'une des ces créatures mystérieuses capables de se transformer en loup. En instaurant la Taxe Valable Aujourd'hui (TVA) sur le gwin ru [1],

1. Vin rouge

vous vouliez sans doute tondre le peuple de ce comté comme des moutons ? Certainement une idée de loup... Vous avez au moins réussi à semer la colère dans les tavernes, auberges et autres lieux de consommation de cette boisson et provoqué également la révolte des « Beaux Nez Rouges » qui réclament un châtiment exemplaire à votre encontre. Heureusement que le comte Able du Trégor a supprimé cette injuste taxe pour ramener le calme dans la région !

Le comte Roller des Fines Anses se sentit brusquement mal à l'aise ; il essaya de bredouiller quelques mots d'excuse, mais le juge ne lui en laissa pas le loisir :

— Pour ces faits, je vais donc devoir prononcer une peine exemplaire à votre encontre.

Le comte de Mandeure d'Empoy, son défenseur, annonça que son noble et honorable client ne devait pas être condamné car il avait récemment transmis au baron Boicussec une demande pour effectuer une courte pénitence dans une abbaye afin de se repentir ; il ne pouvait qu'espérer la clémence de la Cour.

Après un court délibéré, le juge Mandernié annonça en souriant :

— Clémence de Lacourt est absente aujourd'hui ; elle est en RTT. Je vais donc devoir condamner une huile : le sieur comte Roller des Fines Anses devra effectuer un long séjour dans la lointaine abbaye de Ker Ozen car, s'agissant de phénomènes surnaturels, seuls les très austères – greffier, je n'ai pas dit « treize au stère » ! – religieux pourront ainsi vérifier vos éventuelles capacités de transformation. Sous l'autorité du Père Fide, le Père Mutant assisté du Père Malien ont concocté à votre intention un programme destiné à lever le doute sur les allégations de miss Emma Sfairfoot. Puisque certains hommes deviennent loups, durant votre séjour à l'abbaye, chaque nuit, de l'Angélus du soir à celui du matin, vous serez crucifié sur la grosse croix de chêne plantée au centre du cloître. Comme il est hors de question que vos précieuses mains pétrisseuses soient abîmées avec ces solides clous Schlomo dont la réputation n'est plus à faire, de bonnes cordes suffiront pour cet usage. Il est possible

que certains moines, venant sonner les matines, vous secouent également les grelots. Estimez-vous heureux car quelques siècles plus tôt, je vous aurais confié aux moines rouges[2] ! Pendant la journée, vous pourrez consacrer votre temps, sous la surveillance du Père Mie, à pétrir les délicates miches de vos petits bâtards. Le Père Huche sera chargé d'entreposer et de nous faire parvenir ces petits pains si moelleux, si croustillants. Un dernier conseil : n'approchez pas trop près du Père Forateur car vous prendriez des risques pour votre intégrité physique. N'allez pas non plus taquiner le Père Vert, qui a très mauvaise réputation, et laissez le Père San ronronner tranquillement ses litanies. Puissiez vous plutôt être bercé par les douces mélodies de l'ensemble philharmonique de l'abbaye de Ker Ozen dirigé conjointement par le Père Fusion et le Père Cussion.

Ceci dit, il ordonna :

— Gardes, retirez au condamné ses beaux habits de serge rouge. Le Père Huck va maintenant se charger de lui faire une coupe monastique, puis passez-lui la robe de bure. Les moines le conduiront jusqu'au monastère, distant de plusieurs lieues.

2. Les Templiers, surnommés « moines rouges » en Bretagne, y ont suscité de nombreux mythes ; ils sont souvent assimilés à des figures maléfiques. Aucun récit n'égale la ballade que Théodore Hersart de La Villemarqué entendit dans la paroisse de Nizon de la bouche d'une mendiante : contant la fin tragique de Katellig Moal, abusée par trois frères et miraculeusement vengée par l'enfant né de son viol, le *gwerz* des « Trois moines rouges » – *An tri manac'h ruz* – renverrait à un épisode situé à la charnière des XIIIe et XIVe siècles, sous l'épiscopat quimpérois d'Alain Morel. De tels récits ne sont pas propres à la Basse-Bretagne, et de semblables ont pu circuler en pays gallo, tel celui qu'a publié Louis-Christian Gautier sur la base d'une collecte opérée à La Guerche par Michel Lascaux en 1974, mettant en scène, lui aussi, des Templiers criminels, idolâtres et voués à l'enfer.
Source : *Les Templiers en Bretagne au Moyen-Âge : mythes et réalités* de Philippe Josserand.

La foule assista, narquoise, à la mise à nu puis à la tonte de l'épaisse chevelure du comte Roller des Fines Anses, bien honteux d'être ainsi donné en spectacle aux manants. *Dura lex, sed lex !*

La séance fut levée sous les applaudissements d'une foule hilare d'où fusaient quelques quolibets.

La Route de Ker Ozen

An de grâce 1777, 24 décembre.

Au petit matin, dans l'aube épaisse et fraîche, les camelots installaient leurs étals pour la foire de Noël quand on entendit dans le lointain le grincement des roues d'une charrette. À cette heure matinale, les rares passants s'arrêtèrent pour laisser passer l'attelage cahotant sur les pavés disjoints qui, lentement, débouche sur la grande place.

Au centre de cette place, sur l'estrade où était installé le carcan, le bourreau regardait la condamnée arriver sur cette charrette, se délectant de la vision de cette jeune fille nue, tout en rondeurs, à la peau diaphane. Admirer cette bonne paire de fesses le mit en joie rien qu'en pensant qu'il allait bientôt pouvoir la faire rougir en cinglant cette peau blanche aux globes trémulants, avec le fouet qui ornait sa ceinture.

Afin de respecter son anonymat, seules les initiales DS figurent sur la cagoule du bourreau.

Pendant que miss Emma Sfairfoot était acheminée vers la grande place de Kijtenick pour y être exposée, le comte Roller des Fines Anses fut extrait de son cachot à la prévôté, où il avait passé la nuit. Afin de prévenir toute tentative d'évasion, un collier cadenassé lui fut passé autour du cou ainsi que des fers à ses chevilles, reliés entre eux par une lourde chaîne. Horrifié de subir un tel traitement réservé ordinairement aux bandits de grand chemin, le comte s'insurgeait auprès des deux moines qui l'escortaient.

L'un deux, lassé de ses jérémiades, finit par lui dire :

— Si vous êtes capable de vous transformer en loup, cela ne doit pas trop vous déranger d'être traité comme un animal. De quoi vous plaignez-vous ? Vos mains sont libres : vous pouvez au moins vous gratter, car la bure ça pique.

Les moines et le condamné avançaient très lentement car le comte enchaîné marchait à petit pas, la chaîne d'entrave raclant le sol gelé des chemins rocailleux qu'ils empruntaient. Il allait leur falloir plusieurs jours pour parvenir à l'abbaye. Parfois, ils devaient se mettre sur le bas-côté pour laisser passer un carrosse.

Lorsqu'ils traversaient un village, la petite troupe s'arrêtait pour se reposer. Les moines en profitaient pour se goinfrer à l'auberge, laissant le comte Roller des Fines Anses méditer au pied d'un calvaire, dans l'enclos paroissial, devant une gamelle contenant une sorte de gruau de sarrasin peu ragoûtant. Comme certains villageois reconnaissaient parfois le comte, la populace venait alors se moquer de lui ; on lui jetait même des épluchures de légumes (c'est peut être ainsi que le loup est devenu végétarien ?) tandis que d'autres y allaient de leurs railleries en lui criant « TVA ! » en y associant un geste d'une telle obscénité qu'on le comprenait sans avoir besoin de le décrire.

Une première fois, le comte s'était rebellé et avait menacé de se venger, mais les moines repus et avinés lui avaient rapidement rappelé sa condition en lui infligeant une vingtaine de coups de fouet devant ces manants moqueurs. Dans les hameaux et bourgades traversés, à l'occasion d'une pause les mêmes scènes se répétaient mais le comte préférait se montrer docile pour éviter d'être châtié de nouveau.

Ils traversèrent ainsi les Montagnes Noires, franchissant à gué des petites rivières, faisant parfois quelques détours pour conduire le comte jusqu'aux *Roches du Diable*, endroit impressionnant chargé de légendes [3]. Parfois, pour rompe la monotonie de la marche, les

3. ➥ Commune de Guilligomarc'h : Les roches du Diable

moines entonnaient des cantiques. Et lorsqu'ils étaient certains que personne ne pouvait les entendre, ils osaient des chansons paillardes ; leur répertoire était assez varié.

Comme une certaine confiance s'était nouée entre le comte Roller des Fines Anses et ses accompagnants, il leur chanta un texte de sa composition :

Quand il y a plus de pognon
Qu'il faut trouver des ronds
Rechercher dans les coins
Pour couvrir les besoins
Que je trouve, que je trouve, que je trouve
De bonnes taxes, de bonnes taxes, de bonnes taxes !

Faisons payer les manants
Piquons donc leur argent
Avec un autre impôt
Ils sont bien assez sots
Pour payer, pour payer, pour payer
Trop d'impôts, trop d'impôts, trop d'impôts... [4]

Les moines trouvaient étrange cette nouvelle façon de chanter : ce style musical leur paraissait un peu trop avant-gardiste, bien loin de leur traditionnels chants grégoriens, mais ils appréciaient.

Après une nouvelle journée de marche, ils virent au loin sur un petit mont l'abbaye de Ker Ozen. Il ne leur restait plus qu'à traverser les marais du Yeun Elez (les portes de l'enfer) ; en empruntant ce raccourci, ils gagnaient plus de trois lieues de marche sur des chemins vallonnés. Les moines retirèrent les fers qui entravaient les chevilles du comte Roller des Fines Anses car ils savaient qu'il n'essaierait pas de s'échapper : pour traverser ce marais, il fallait

4. Cet écrit fut retrouvé sur un vieux parchemin jauni par le temps ; deux siècles plus tard, avec des paroles différentes, c'est devenu un tube !

bien connaître les passages et éviter les pièges où l'on aurait risqué de s'enfoncer profondément. Le comte ne pouvait que les suivre assez lentement, ignorant qu'il était possible de marcher dans la fange. Le voyant avancer avec autant de peine, un moine lui dit :

On dirait que ça te gêne de marcher dans la boue,
On dirait que ça te gêne de rester près de nous,
Les gens-là ne font pas de manières
Puisqu'ils sont aux portes de l'enfer.

Après une bonne demi-journée à patauger dans cette fange, ils avaient enfin réussi à traverser ce bourbier. Il fut donc décidé qu'ils se reposeraient un peu et passeraient la nuit dans une grange dans ce dernier hameau avant d'aller là-haut sur la colline. Cette pause leur permettrait de se laver à la petite fontaine et d'arriver ainsi plus dignement à Ker Ozen. Sans doute bien fatigués par cette longue marche, ils dormirent longtemps.

Lorsqu'ils se remirent en route, le Soleil était déjà haut dans le ciel. Au fur et à mesure qu'il avançait sur le petit chemin en lacets, le comte Roller des Fines Anses n'en menait pas large en voyant la masse de plus en plus imposante de l'abbaye où il allait devoir faire pénitence.

Ce chemin mène à Ker Ozen,
Tu vas y accomplir ta peine...
Inch Allah.

L'arrivée à Ker Ozen

Perdue au cœur des Monts d'Arrée, au beau milieu de la lande bretonne, dans ces paysages évoquant un peu le Connemara irlandais se dressait, telle une forteresse médiévale, l'imposante abbaye de Ker Ozen. Du sommet de cette petite colline battue par les vents et surplombant le Yeuz Eulen , le portier de l'abbaye, le Père Turban, pouvait ainsi voir de très loin qui venait en direction de Ker Ozen.

Selon le Père Turban, être moine portier était une importante fonction ; aussi, dès que quelqu'un se dirigeait vers l'abbaye, il courait dans le dédale des couloirs, robe de bure relevée, jusqu'au bureau du Supérieur pour annoncer le visiteur. Il avait ainsi pu prévenir du retour des moines qui amenaient le condamné

Pour le comte Roller des Fines Anses, c'était le terme de son chemin de croix qui, après sa condamnation par le juge Mandernié, allait devoir effectuer un assez long séjour dans ce sinistre monastère afin de vérifier les allégations de miss Emma Sfairfoot sur ses réelles capacités à se transformer en loup. Il allait également expier ses fautes, notamment pour avoir provoqué la révolte des « Beaux Nez Rouges ». Pas très rassuré en découvrant l'édifice moyenâgeux, il commençait à regretter amèrement d'avoir demandé au baron Boicussec d'aller faire pénitence dans une abbaye.

Dès son arrivée, le comte fut reçu par le Supérieur de l'abbaye, le Père Plex. Il tenta de se présenter humblement :

— Bonjour, mon Père ; je suis le comte de...

Il fut brutalement interrompu par l'irruption cyclonique du Père Turban :

— Père Plex ! Père Plex ! Mozart est là.

— Quoi ? Mozzarella ?

— Non : Mozart, le compositeur de musique. Il doit rencontrer l'Abbé Thoven.

— Bon, on ne va pas en faire tout un fromage ; on a déjà bien assez de la trappe, nigaud ! Installez-le donc à l'hostellerie ; il pourra échanger avec l'Abbé Thoven quand celui-ci aura terminé sa neuvaine de dévotion à Saint Fony.

Le calme revenu dans le bureau du Supérieur, le comte essaya de se présenter servilement, pensant ainsi adoucir son sort :

— Donc, mon Père, je suis le comte de...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase car le Père Plex le coupa sèchement :

— Ici, il n'y a pas de place pour les titres de noblesse, d'autant que vous avez été condamné à séjourner en ces lieux pour une assez longue période d'observation sur votre comportement. Ici, vous devrez vous composer un nom conforme aux critères de notre communauté ; ainsi, vous pourrez choisir un nom de Frère, d'Abbé, bien que vous n'en ayez pas le titre. Exceptionnellement, je vous autorise – compte tenu de vos qualités – à vous faire appeler « Père ». Vous avez vingt-quatre heures pour y réfléchir.

Le comte, qui ne s'attendait pas à un accueil aussi froid, en resta coi. Le supérieur agita alors une petite clochette, et presque aussitôt un moine entra dans la pièce.

— Bonjour, Père Sévère ; pouvez-vous conduire ce pauvre pêcheur dans la « salle de réflexion » ?

— Bien sûr, mon Père.

Puis, se tournant vers l'homme qui le regardait sans rien dire, il lui ordonna de retirer sa robe de bure car, selon lui, aucun vêtement ne devait entraver les pensées. Le comte, mortifié, se dénuda et suivit dans le plus simple appareil le Père Sévère à

travers un labyrinthe de couloirs, descendant plusieurs escaliers en colimaçon, croisant parfois des moines ricanants. C'est ainsi qu'après un interminable trajet ils parvinrent à la fameuse « salle de réflexion ».

Cette pièce n'avait de salle que le nom. C'était une sorte de lugubre cellule monastique, plus proche d'un cachot, disposant pour toute literie d'une simple planche de bois mal rabotée. Un séjour plus ou moins prolongé dans ce sinistre lieu avait certainement hâté la décision de certains hésitants ou récalcitrants à prononcer leurs vœux.

Une fois seul, il se mit à réfléchir au nom qu'il lui faudrait prendre. Père Sécuté ? Non, il ne se poserait pas en victime. Père Pète, Père Senège ? On lui demanderait pourquoi. Père Hipatéticienne ? Père Gola ? Père Sienne ? Père Tinant ? Père Savon ? Père Venche ? Non, ça n'allait pas : le Père Plex verrait bien qu'il se moquait de lui et le renverrait bien vite méditer pour quelque temps dans cet endroit infâme.

Il songea alors à utiliser un prénom, mais beaucoup étaient déjà employés ou sonnaient mal comme Abbé Pierre ou Père Serge ; d'autres rappelaient trop des marques de fromages, de vins ou d'alcools. Finalement, après de longues heures de réflexion, ne voulant pas prendre le titre d'Abbé Résina, son choix se porta sur Igor, le prénom d'un oncle russe éloigné ; et puis « Père Igor », cela faisait chic et suggérait de bonnes choses.

Sitôt sa décision prise, il tambourina longuement à la lourde porte de chêne, espérant quitter ce lieu au plus vite, mais ses appels restèrent vains. Pour passer le temps qui lui paraissait si long, il se masturba à plusieurs reprises, inondant de sa semence le sol de terre battue, et finit par s'endormir.

Lorsqu'il s'éveilla, il vit près de la porte une cruche d'eau et un morceau de pain dur. Il essaya vainement de se sustenter, au risque de se casser les dents sur cette croûte dure comme du granit. Il se rendormit mais fut brutalement réveillé quelques heures plus

tard par le Père Sévère qui lui asséna plusieurs coups avec la corde de chanvre qui lui servait de ceinture.

Sorti de la « salle de réflexion », il refit le trajet inverse de la veille jusqu'au bureau du Père Plex, qui sèchement lui demanda :

— Alors ?

— J'ai choisi Igor, mon Père ; est-ce que « Père Igor » vous convient ? Dit-il en tremblant, redoutant déjà la colère du prélat et un retour prématuré vers le cachot.

— C'est parfait : Père Igor, cela sonne bien. Suivez-moi.

Toujours nu, accompagné du Père Sévère, il suivit ainsi jusqu'au chapitre le Père Supérieur qui tenait à le présenter officiellement aux autres moines de la communauté, tous réunis pour la circonstance.

Prenant un ton solennel, le Père Plex déclama :

— Ecce homo !

Il y eut dans l'assistance quelques soupirs de satisfaction, ce à quoi le comte ne put s'empêcher d'ajouter :

— Je ne suis pas un homo ; faut pas croire ce que disent les hobereaux !

Le Père Plex reprit la parole :

— Homo ou pas, on s'en bat l'avoine ! Voici donc le Père Igor.

Il leur exposa brièvement ce que devrait être la vie du Père Igor pendant toute la durée de son séjour puis, à l'issue de cette brève allocution, le comte fut enfin autorisé à revêtir la robe de bure, dissimulant avec un certain soulagement à quelques centaines de paires d'yeux qui le mettaient plutôt mal à l'aise sa nudité bien marquée sur la partie charnue de son anatomie par la corde de chanvre du Père Sévère. Les moines s'écrièrent en chœur « Bienvenue à Ker Ozen, Père Igor ! », puis ils entonnèrent un long cantique d'action de grâce.

À la fin du cantique, beaucoup repartirent s'adonner à leurs activités, mais quelques moines vinrent cependant échanger quelques amabilités avec leur nouveau frère lai.

Après ce bref instant d'échange, le Père Igor fut de nouveau convoqué dans le bureau du Supérieur afin de se voir indiqué les modalités de sa vie quotidienne à l'abbaye et de sa mise en croix chaque soir.

Le Père Plex lui rappela son obligation de travailler à la fabrication du pain et de partager ses connaissances en la matière avec les autres moines. Il lui expliqua ensuite de quelle manière il serait mis en croix, non pour le faire mourir, mais pour éviter qu'à la faveur de la nuit le condamné ne tente de se transformer en loup : il y serait donc solidement attaché, disposerait d'une sorte de repose-pieds pour pouvoir rester apte au travail et n'aurait pas – comme c'était la coutume à l'époque romaine – une très inconfortable *sedecula*.

Le Père Igor demanda s'il aurait droit, comme le Nazaréen, à une sorte de serpillière autour de la taille, destinée à cacher ses attributs virils ; le Père Plex lui indiqua que, dans la tradition romaine, pour humilier les condamnés à ce châtiment ceux-ci étaient dépouillés de leurs vêtements et devaient ensuite porter le *patibulum* jusqu'au lieu du supplice. La représentation du crucifix telle qu'on la connaît est surtout destinée à ne pas choquer les enfants, mais les curés s'en chargent bien autrement...

— Évidemment, ce soir vous devrez porter le *patibulum* tout le long de la rue de la Croix de Justice pour rentrer à Ker Ozen : il faut bien que les manants voient comment nous traitons les condamnés que la justice nous confie.

Et Crucifixus Est

Alors qu'un pâle soleil d'hiver commençait à décliner, le Père Igor redescendit la colline de Ker Ozen jusqu'au petit village ; il se retrouva tout au bout de la rue de la Croix de Justice. Là, il dut retirer sa robe de bure, claquant des dents dans le plus simple appareil devant de nombreux villageois, qui n'avaient pas oublié la Taxe Valable Aujourd'hui (TVA) appliquée sur le *gwin ru* que leur avait imposé le comte Roller des Fines Anses, et qui leur était restée en travers de la gorge ; c'est pourquoi ils ne manquèrent pas de l'apostropher et de se moquer de sa déchéance. Restant stoïque face aux invectives populaires, il prit le *patibulum* sur son épaule et attendit avec impatience l'ordre de se mettre en marche, afin que cette nouvelle humiliation publique soit la plus courte possible.

Le temps paraissait bien long, mais finalement encadré par quatre Pères encagoulés, le convoi se mit en route. Ils avançaient trop lentement, mais comme c'était eux qui donnaient le tempo, le Père Igor était bien obligé de s'y soumettre. N'ayant pas été habitué aux efforts physiques, en gravissant les pentes de Ker Ozen il transpirait à grosses gouttes malgré la fraîcheur hivernale. Parfois il entendait quelqu'un crier : « Avec une couronne de pines sur la tête, le comte Roller des Fines Anses serait capable d'imposer une taxe des bites à Sion ! » ou un autre protester : « Ras le bol, les impôts font chier ! »

C'est donc avec un soulagement certain qu'il franchit le grand porche de l'abbaye et que les lourdes portes se refermèrent derrière lui, l'isolant des insultes de la foule.

Aux premiers tintements de la cloche annonçant l'Angélus du soir, le Père Igor parvint au centre du cloître pour y subir sa première crucifixion. Plusieurs moines étaient présents pour assister à cet événement, dont bien évidemment ceux qui avaient mis au point le programme destiné à vérifier si le comte Roller des Fines Anses – devenu Père Igor dans cette communauté monastique – était bien un être mystérieux capable de se transformer en loup, selon les dires de Miss Emma Sfairfoot.

Sur une injonction du Père Fide, le Père Igor déposa le *patibulum* et attendit à nouveau, entièrement nu devant les moines qui suivaient avec émotion ce rituel. Cette situation le gênait profondément, d'autant que certains laissaient poindre un petit sourire ironique en regardant intensément son sexe totalement imberbe.

Après que le comte se fut couché sur la croix de bois mal équarrie, le Père Mutant, aidé du Père Malien, se chargèrent de lui lier solidement les membres aux montants de la croix à l'aide de fortes cordes de chanvre.

Si ce n'étaient quelques échardes qui lui piquaient les fesses et le dos, la position du Père Igor n'était pas vraiment inconfortable. Par contre, il ignorait que cette croix devait être mise en position verticale. Il le comprit rapidement lorsque une sorte de treuil commença à redresser la croix avec un sinistre cliquetis. Cette délicate manœuvre était minutieusement supervisée par le Père Pendiculair, sous le regard très intéressé du Père Iscop.

Lorsque la croix fut enfin en place, le Père Hoquet grimpa sur le Père Choir afin de s'assurer de la bonne tenue et de resserrer si besoin était les liens du crucifié. Les moines se retirèrent ensuite, en silence, laissant seul le condamné méditer sur son sort.

Il n'en menait pas large, ainsi exposé nu sur sa croix ; bien qu'il disposait d'un repose-pieds, le poids de son corps lui étirait les

bras, et peu à peu cela devenait douloureux, jusqu'à lui ankyloser les membres. Il essayait de se concentrer pour résister aux pulsions animales qui, immanquablement, lui rappelleraient qu'il pouvait se transformer ; dans la nuit noire, il tentait de chasser de ses pensées les formules magiques qui lui venaient à l'esprit. Il finit par s'assoupir quelques instants, mais il se réveilla en sursaut en sentant une présence, un léger bruissement. L'avait-on touché pendant son sommeil ? Il ne pouvait le dire, mais il avait le bas-ventre noué en raison d'une douloureuse érection qu'il ne pouvait soulager manuellement.

Les cloches annoncèrent les mâtines : c'était sans doute le Père Sonne qui, en passant, l'avait réveillé. Du haut de sa croix, il vit passer le cortège des moines, éclairé par des torches, qui se rendait à l'église pour cette prière matinale. Il n'y avait plus cet étouffant silence ; le son des prières monastiques lui parvenait, ce qui le rassura un peu après les affres de la nuit.

À la fin de l'office, il entendit le chœur des moines entonner son traditionnel chant d'allégresse, et lorsque ceux-ci reprirent à l'unisson « Alléluia ! Allez loup va ! Alléluia ! » il ne put s'empêcher de remplacer ces paroles bénies par celles qui lui venaient à l'esprit : « Quelles couilles il a ! Ah, quelles couilles il a ! Quelles couilles il a ! » Par la même occasion, il se demanda si les membres de cette congrégation ne rendaient pas un hommage appuyé à ses attributs virils.

L'Angélus du matin mit fin à ses élucubrations nocturnes et, selon le rituel inverse de la veille, la croix fut remise en position horizontale et l'on détacha un Père Igor dans la brume complètement hagard, tout ankylosé, et qui avait bien du mal à se tenir debout. Heureusement, le Père Mie l'aida à enfiler sa robe de bure et le conduisit jusqu'au fournil de l'abbaye où il put dormir quelques heures sur des sacs de farine pour récupérer après cette nuit éprouvante.

Lorsqu'il s'éveilla, il put s'alimenter car le Père Fusion lui avait préparé un solide plateau repas. Il dévora, sans se faire prier, le gros morceau de fromage, accompagné de quelques verres d'un si bon vin qu'il en vint à regretter sa taxe, puis il engloutit avidement plusieurs pâtes de fruits faites sur place par les moines avec les fruits de leur verger. Repu, d'humeur joyeuse, c'est un Père Igor gai qui s'en fut retrouver le Père Mie.

Rejoints par le Père Huche, ils se dirigèrent vers le fournil de la boulangerie monacale. Là, après avoir humé les diverses qualités de farines entreposées, le Père Igor sélectionna celle qui lui semblait la mieux adaptée à un lent pétrissage. Il put s'installer assez confortablement pour se mettre à l'ouvrage et leur faire une démonstration de son savoir-faire, expliquant doctement les justes mélanges de farine, d'eau et de levain qui étaient nécessaires pour obtenir une pâte lisse et onctueuse à souhait, ainsi que le temps requis pour laisser cette pâte reposer et lever dans le pétrin.

Il leur montra ensuite de quelle manière il fallait sectionner de petites miches qu'il faudrait pétrir à nouveau, avec autant d'amour que les fesses d'une jolie femme, pour en façonner de jolis petits « bâtards » qu'il faudrait ensuite mettre dans un four à bonne température afin qu'ils cuisent et dorent tout en conservant une mie bien moelleuse.

Le Père Mie et le Père Huche suivaient avec beaucoup d'attention les conseils prodigués par le Père Igor, et c'est avec un certain plaisir qu'il put faire déguster ses petits « bâtards » à ses compères. Pour le Père Mie, ils étaient à point avec leur fine croûte croquante et dorée à souhait. Le Père Huche et le Père May se chargèrent d'entreposer le reste de la fournée qui serait portée au réfectoire à l'heure du repas.

Mais déjà cette première journée de travail touchait à sa fin car le Soleil commençait à décliner, et à l'heure de l'Angélus le Père Igor devrait subir une nouvelle crucifixion...

Petit à petit, le Père Igor s'adaptait à cette nouvelle vie, loin de la ville, seulement rythmée par les cloches de l'abbaye, passant une grande partie de ses journées dans le fournil de la boulangerie et profitant de son temps libre pour aller jusqu'à la bibliothèque de l'abbaye afin de consulter de vieux grimoires, espérant y trouver des formules magiques qui lui permettraient de se transformer et de quitter les lieux.

Quand le Soleil commençait à décliner, il avait toujours cette appréhension du fatidique moment de sa crucifixion quotidienne qui se déroulait toujours selon le même cérémonial, mais qui était devenue moins douloureuse depuis que le cale-pieds avait été réglé à la bonne hauteur.

Lorsqu'il était ainsi crucifié, les pensées se bousculaient dans la tête du le Père Igor. La *sedecula* que le Père Plex avait évoquée le troublait profondément, car dans toutes les représentations du crucifix qu'il avait pu voir il n'en était pas fait mention. Peut-être était-elle si discrète que c'était pour cela qu'on ne la voyait pas, ou alors était-elle enfoncée profondément quelque part au point de servir de support au Nazaréen qui aurait ainsi voulu racheter les péchés de Sodome et Gomorrhe ? Parfois il se disait qu'heureusement que Jésus n'avait pas été empalé, sinon ce serait lui qui trinquerait en ce moment. Cette idée le faisait quand même rire, imaginant religieuses et religieux se trimballer avec un empaffé autour du cou !

Pour sûr, dans les villages bretons, les calvaires auraient une drôle d'allure...

Soucis à Ker Ozen

La vie s'écoulait calme et paisible à Ker Ozen ; le Père Igor n'avait pas le temps de s'ennuyer : il se reposait après les éprouvantes nuits passées sur la croix, mais dès qu'il avait un peu récupéré il se hâtait pour retourner au fournil afin de superviser le travail de ces mitrons avec leurs têtes enfarinées pour qu'ils réussissent de parfaits petits bâtards. D'ailleurs le Père Mie tenait à ce que les délices du Père Igor fussent toujours d'une excellente qualité.

Avec les premiers beaux jours, il aimait venir s'asseoir dans le parc, sur le banc de pierre placé sous les six troènes aux essences si caractéristiques qu'elles parfumaient une bonne partie de l'abbaye. C'est en cet endroit reposant qu'il pouvait rencontrer et discuter avec d'autres moines, et notamment avec le Père Kanter, le moine brasseur. Le Père Igor avait très vite sympathisé avec cet Alsacien bon teint qui lui expliquait comment on pouvait faire une bonne bière blonde assez forte. Cette bière était vendue dans les tavernes environnantes, et le Père Kanter était devenu un véritable spécialiste de la mise en bière car beaucoup en avait abusé, et beaucoup avait trépassé. La réputation de cette bière lui avait valu ce slogan : « La bière du Père Quenterre vous emmène droit au cimetière ! ».

Au bout de quelques mois, la petite congrégation commençait à avoir des inquiétudes : car si pendant la journée le Père Igor était toujours de bonne humeur et s'affairait avec soin dans boulangerie, les moines avaient constaté, en le détachant de la croix, quelques transformations physiques. En effet, une forte pilosité se

développait sur son torse, et ses ongles s'allongeaient, semblables à de véritables griffes. Ces phénomènes se constataient en période de Lune croissante, ce qui correspondait sans doute aux périodes de chaleur des louves.

Inlassablement, les moines lui taillaient les ongles et l'épilaient avec de la cire de cierge. Le Père Igor ne se plaignait pas et se gardait bien de leur avouer qu'au cours de la nuit il essayait ses formules ésotériques.

Devant la fréquence de ces stigmates, les moines n'étaient pas tous d'accord sur ce qu'ils devaient faire pour éviter le pire. Certains pensaient, en voyant ces manifestations comportementales et ces traces apparaître sur le corps du Père Igor au fur et à mesure que la Lune croissait dans le ciel, que sa transformation en loup était proche. C'est pourquoi ils tinrent chapître secret afin de déterminer quelle serait la meilleure solution pour faire face à cette situation.

C'est ainsi que le Père Hilenlademeur redoutait une catastrophe si l'on ne prenait pas des mesures plus radicales, d'autant que lors de la nuit précédant l'équinoxe de mars, le crucifié avait commencé, avec les griffes qui avaient poussé au bout de ses orteils, à cisailler les liens de ses jambes. Il arguait que cette année, avec une Pleine Lune coïncidant avec le solstice d'été, cela risquerait bien d'être terrible s'il réussissait à se transformer.

Le Père Hiost, plutôt expéditif, proposa tout simplement de lui briser les os pour éviter tout problème. Évidemment, le Père Plex, le Supérieur de l'abbaye, refusa cette solution extrême. Le Père Nau, qui invoquait souvent Saint Raphaël et Saint Zanno, proposa de l'enivrer afin qu'il ne puisse se transformer, mais sa proposition fut également rejetée.

D'autres moines prétendaient qu'il était tout simplement habité par le démon : pour preuve, lorsque pendant ces étranges manifestations on lui jetait de l'eau bénite, le Père Igor hurlait comme si on lui l'arrosait avec de l'eau bouillante ; la bière du Père Kanter passait mieux.

Le Père Forateur se proposa pour lui enfoncer dans le fondement, avant la crucifixion, un goupillon trempé dans l'eau bénite afin de voir si cela pouvait le ramener à un état plus calme et d'en constater l'efficacité lorsqu'on le détacherait de la croix le lendemain matin. Cette proposition fut également refusée par le Père Plex, qui tenait d'abord à en référer au juge Mandernié, si la situation venait à s'aggraver.

Le Père Cil, botaniste de l'abbaye et grand expert en plantes médicinales, voulait, lui, accélérer le processus de transformation. Il lui fit boire, en cachette, une décoction de plantes à base de sarriette et de gingembre. Hélas, le résultat ne fut guère à la hauteur de ses espérances car cela ne provoqua chez le Père Igor qu'une monstrueuse et permanente érection : ce soir-là lorsque, gêné, le Père Igor retira sa robe de bure avant d'être attaché sur la croix, les moines présents éclatèrent de rire à la vue du mandrin fièrement érigé. Il fallait bien que le Padre Mission, un moine d'origine espagnole, y aille de sa blague :

— Le Père Igor, c'est aussi le Père y Gourdin !

Le priapisme provoqué bien involontairement par la tisane du Père Cil ennuyait au plus haut point le Père Igor. Pendant la journée, il avait beau se masturber à maintes reprises, dispersant sa semence à tout vent, rien n'y faisait : cette douloureuse érection persistait et devenait de plus en plus inquiétante. Le Père Limpainpin avait pourtant procédé durant plusieurs jours à l'application de cataplasmes à base de poudres dont il gardait jalousement le secret, mais le phallus du Père Igor restait en permanence érigé et semblait même avoir encore augmenté de volume.

Au moins la nuit, pendant qu'il était crucifié, son sexe érigé le gênait beaucoup moins et se trouvait rafraîchi par la douceur nocturne. Mais pendant la journée, le frottement – à chaque mouvement du gland turgescent contre la toile rêche de son habit – commençait à provoquer de graves irritations ; il fallut avoir recours

à la pharmacie du Père Chlorure pour parvenir à éliminer la formation des champignons du Père Igor.

Cette érection lui devenait insupportable ; il ne semblait pas y avoir de remède capable de l'annihiler cette érection. C'est pourquoi le Père Plex consentit à ce que la robe de bure fût découpée, afin que dans la journée il puisse continuer à fabriquer ses petits bâtards sans être trop gêné. Évidemment, tous ceux qu'il croisait avaient une vue magnifique sur la queue du Père Igor. Le moine d'origine espagnole, le Padre Mission, s'en donnait à cœur joie et ne manquait pas une occasion de se moquer de lui et de l'appeler, à chaque fois qu'il le voyait, avec son grand sourire, « le Père y Gourdin » ou « bite au vent, tu bats la mesure de l'Abbé Thoven ». L'ironie de cet hidalgo farceur rendait le Père Igor noir de colère !

Cette situation provoquait beaucoup d'agitation et troublait la douce quiétude de ce lieu de prière, et certains moines n'hésitaient plus à transformer les paroles des cantiques en chansons paillardes : « Laver Maria » étant l'un des plus doux, mais que dire du « Minuit chrétien, c'est l'heure solennelle » devenu « Mets la profond, déchire-moi la rondelle ! », ou encore de cette chanson « La bite à l'air, les couilles pendantes » composée par le Père Cussion et qui plus tard deviendra un succès en évoquant deux îles de l'océan Atlantique ?

Aussi le Père Plex crut bon, pour ramener un peu de sérénité au sein de la congrégation, de prendre contact avec la Mère Supérieure, la Mère Sibocou, du couvent de Mouillépartansec, afin d'essayer de ramener ses ouailles dans le droit chemin.

Les sœurs de Mouillépartansec

C'est ainsi que les moniales se rendirent, cornettes au vent, jusqu'à la sinistre abbaye de Ker Ozen. Impressionnées par l'imposant édifice, beaucoup gardaient le silence. Seule la Mère Cure conversait avec la Mère Ciboulette en lui prodiguant divers conseils sur les régimes pour garder la ligne.

Le Père Plex accueillit les religieuses et les conduisit jusqu'au cloître où l'on était en train de préparer la croix du Père Igor pour sa crucifixion nocturne. Celui ci s'allongea sur le morceau de bois et se laissa attacher selon un rituel qui, désormais, était bien établi. Mais lorsque les sœurs découvrirent le phallus dressé, elles ne purent retenir un cri d'admiration en voyant ce mât du diable, ce mât démon pour certaines, ce mât divin pour d'autres.

La Mère O'Vingienne, une solide religieuse irlandaise, s'opposa fermement au Père Pendiculair pour que la croix fût redressée puis, sans autre forme de procès, troussant sa robe et s'installant à califourchon au-dessus du Père Igor, elle s'empala profondément sur cette bite offerte tel un don du ciel. Elle s'agitait sur ce membre telle une bacchanale déchaînée, contractant ses muscles intimes, faisant de lents va-et-vient sur cette colonne de chair en lançant de gutturaux « My God ! Ooh ! My God !... » Rapidement terrassée par un fulgurant orgasme, elle fut remplacée par une autre sœur qui prit sa place tandis qu'elle tentait de reprendre peu à peu ses esprits contre un des nombreux piliers du cloître.

Oubliant toute retenue, les nonnes se dénudaient, se bousculaient même pour pouvoir à leur tour venir s'empaler et goûter au sexe du Père Igor. Poussant ses consœurs en voulant se trouver le plus près possible, la Mère Ick n'arrêtait pas de dire « Je veux la voir et je l'aurai ! » Quand son tour arriva, elle ne se fit pas prier et prit longuement son pied. Après un premier orgasme, elle n'hésita pas – malgré les grondements d'impatience de celles qui attendaient leur tour – à se sodomiser avec ce membre qui, malgré les assaut répétés, ne faiblissait pas, jusqu'à procurer un double plaisir à la Mère Ick, pourtant puritaine dans la vie.

Cela tournait à la partouze générale ! Le Père Nau et l'Abbé Nezdictine faisaient la navette entre la cave et le cloître afin d'abreuver avec de bonnes bouteilles tous ces religieux avides de sexe et d'alcool, qui avaient plutôt rapidement balancé soutanes et cornettes aux orties.

À Ker Ozen, elles avaient le feu au cul, les nonnes après autant de mois – voire d'années pour certaines – de privation (les doigts, les cierges, les manches à balais, concombres et courgettes ne servant que de pauvres ersatz à leur exutoire). C'était à laquelle se montrerait la plus entreprenante pour collectionner le plus de bites de moines. À ce petit jeu, la Mère d'Houilles et sa sœur jumelle, la Mère d'Heuze, rivalisaient d'ingéniosité, suçant dévotement des sexes ramollis pour leur redonner vigueur, fermant les yeux, proches de la béatitude comme si elles venaient de recevoir l'eucharistie. Sous les caresses buccales de ces ogresses, le Père San ronronnait de plaisir.

Sœur Vie d'Ange s'activait de Père en moine ; en bonne pompeuse, elle était bien décidée à éponger tout Ker Ozen, et ses consœurs n'avaient pas besoin de lui demander « TVA ? » [5] pour qu'elle se gave, telle une oie, de ces précieux nectars ; l'abbé Nallah lui aurait bien fait son affaire, mais retenu par des ennuis de santé, il n'avait pu se rendre à Ker Ozen.

5. Tu Veux Avaler.

On forniquait aux quatre coins du cloître ! La Mère Demol offrait son cul de manière éhontée, réclamant moult sodomies. Le Père Seur enfilait profondément la Mère Seri pendant que le Père Dant, qui avait oublié son dentier, léchait goulûment la moule de la Mère Dauman. Dans un autre coin, le Père Formant prenait en levrette la Mère Délorore ; même le Père Plex avait fini par se joindre avec la Mère Cibocou à cette furieuse orgie, et ils n'étaient pas les derniers à goûter tous les plaisirs des sens que leur offrait Ker Ozen.

Un peu à l'écart, les inséparables Sœurs Siamoises, chattes offertes, mettaient en pratique un vieux manuel : *La CSG*[6] *pour les nonnes.*

Peu à peu, repus et ivres, tous finirent par s'endormir sur le sol de marbre dans un enchevêtrement de corps, laissant sur sa croix le Père Igor, qui malgré les nombreuses éjaculations produites par l'impressionnante quantité de moules venues s'empaler sur lui, restait le sexe dressé. Il s'endormit à son tour, épuisé et incapable de prononcer les paroles magiques qui auraient pu hâter sa transformation en loup.

Au petit matin, alors que le Soleil commençait à poindre à l'horizon, les sœurs, après avoir repris une tenue plus respectable, regagnèrent leur couvent de Mouillépartansec tout en se promettant de multiplier leurs échanges avec les moines de Ker Ozen.

Après cette première nuit de débauche, les sœurs de ce couvent prirent l'habitude de se rendre chaque samedi pour une soirée orgiaque à l'abbaye de Ker Ozen. Les villageois qui croisaient cette lente procession hebdomadaire sur le chemin de l'abbaye étaient surpris de voir ces religieuses faire preuve d'autant de foi en les entendant réciter leur chapelet et en entonnant de temps en temps quelques cantiques. S'ils avaient su qu'elles s'y rendaient pour participer à une communion de la chair totalement débridée, ils en seraient tombés des nues.

6. Comment Se Gougnotter.

Dès leur arrivée, elles ne perdaient pas de temps en futiles présentations et autres salamalecs : après s'être dévêtues et avoir accroché leurs vêtements à la longue planche couverte de clous Schlomo mise en place par l'Abbé Névol, elles fonçaient nues vers le cloître où, attaché sur sa croix et le sexe toujours érigé, le Père Igor ne pouvait que subir les assauts de ces femelles en chaleur qui, après leur semaine d'abstinence, se déchaînaient. Les braves Pères de l'abbaye se joignaient, sans se faire prier, à cette partouze qui devenait bien organisée, avec victuailles, boissons et musique. La Mère Cure mettait de l'ambiance et faisait monter la température de quelques degrés sous la voûte du cloître.

La Mère MacDonald aimait bien se faire prendre en sandwich. En raison de ses origines écossaises, elle jouait souvent des airs de cornemuse ; mais entre deux morceaux elle délaissait volontiers les tuyaux du *bagpipe* pour engamer des tubes de chair gonflés de désir, et son adresse buccale forçait l'admiration de ces mâles en rut. Certains, après être passés dans sa bouche, avaient l'impression d'avoir subi un véritable essorage et ne savaient même plus à quel saint se vouer.

La Mère Itagricol frottait son opulente poitrine – ou plutôt ses lourdes mamelles aux tétons gros comme le pouce – contre la statue de saint Serge, saint figé dans la pierre plus habitué à recevoir des prières que des caresses de seins de chair. Elle se mit à pousser de véritable meuglement de plaisir quand le Père Forateur entreprit de la sodomiser avec le lourd goupillon de bronze destiné à bénir la foule lors des grandes cérémonies

Un peu à l'écart, l'Abbé Habat, en compagnie du Père Séver, initiait la paresseuse Mère Detoulévisse aux plaisirs masochistes. Elle s'était laissé attacher passivement à l'un des piliers du cloître et recevait en alternance sur son postérieur les coups de martinet et de cravache que lui donnaient les deux pères. Les fesses rougies et marquées par endroits, elle gémissait de plaisir, se mordant les lèvres pour ne pas hurler de plaisir ; elle sentait son humidité couler

le long de ses cuisses et aurait bien voulu, à cet instant, être prise sauvagement. Ses bourreaux l'entendirent, dans un souffle, dire « Amène ! » mais n'en comprirent pas le sens.

Pour mieux exciter les moines, la Mère Loque s'était parée de sous-vêtements affriolants. Lorsque les bons Pères la virent ainsi, leur désir atteignit son paroxysme, et ce fut une course effrénée pour récupérer un bas, le porte-jarretelles, le string ou le corset, se battant même jusqu'à ce que les précieux dessous se retrouvent en lambeaux. Finalement, ils délaissèrent le tas de guenilles pour combler ses différents orifices. Un peu à l'écart, le Père Laipaidal ahanait avec beaucoup de conviction entre les reins du pauvre Père Laboul.

Au comble de l'ivresse, les moines entonnaient dans une cacophonie avinée des chansons paillardes, dont celle ci :

Les hommes de Loctudy
Ont écrit une lettre à monsieur le curé :
Curé, curé,
Curé on vous en prie,
Les filles de Loctudy, il faut qu'on les marie.
L'curé n's'est pas dégonflé,
Et en chaire il a prononcé :
Jeunes gens, jeunes gens,
Jeunes gens, je vous en prie,
Les filles de Loctudy, il faut qu'on les marie.
Les jeunes gens ont répondu :
Les filles de Loctudy, nous n'en voulons plus :
Nous préférons les belles Guilvinistes ;
Les filles de Loctudy ont toutes la chaude pisse.
Nous préférons les filles de l'autre école :
Les filles de Loctudy ont toutes la vérole !

[Bribes d'un chant de marins que l'auteur du texte ne retrouve plus.]

Le Père Duhanmer était bien seul au milieu de cet océan de débauche. Il avait beau multiplier les appels de détresse, rien n'y faisait, et il voyait ses coreligionnaires sombrer peu à peu dans le stupre et la luxure. Ce n'étaient pas les œillades énamourées que lui lançait la Mère Lanfri qui le détourneraient du droit chemin ; et même s'il se contentait de regarder cet enchevêtrement de corps et ces accouplements bestiaux, il avait décidé de ne pas participer.

Peu avant que l'Angélus du matin ne sonne, la Mère Itémissahest se chargea de faire rhabiller les sœurs, et le café brûlant servi par le Père Colateur leur permit de reprendre avec un air plus digne la route de Mouillépartansec.

Après toutes ces agapes, le Père Plex ne pouvait que se rendre à l'évidence : le Père Igor ne débandait pas ! Le phénomène devenait étrange, car depuis le temps qu'il avait ingurgité la tisane du Père Cil, elle aurait dû ne plus lui faire d'effet depuis longtemps. Au sein de la communauté monastique personne n'était capable de fournir une explication rationnelle ; quant aux sœurs du couvent voisin, ce sexe érigé en permanence convenait parfaitement à leur bonheur, et si elles avait pu ramener le Père Igor et sa croix au couvent, elles ne se seraient pas privées d'être comblées quotidiennement.

Comme cela devenait vraiment mystérieux, le Père Plex, après de nombreuses hésitations, se décida à contacter le Supérieur de la petite communauté bouddhiste qui s'était établie non loin de là.

Les bonzes

À quelques lieues de Ker Ozen, au pied des Montagnes Noires se trouvait un petit temple bouddhiste ; il existe encore de nos jours. C'était assez surprenant de trouver en plein cœur de la Bretagne ce monastère dirigé par le bonze Hail, un petit être rabougri au nez pâle ; malgré tout, ce brave religieux originaire du Népal n'est pas laid.

D'autres moines l'avaient suivi jusqu'en France, notamment le bonze Ho-Fisse, le bonze Hé-Lev et le bonze Hé-Loy-Ho-Cer-Vis. C'étaient de vénérables sages de l'Orient dont les connaissances, tant scientifiques que théologiques, ne pouvaient être mises en doute.

Peu après leur arrivée, ils avaient eu le bonheur d'enregistrer la première conversion d'un autochtone : c'était un gars de Lorient qui se faisait appeler bonze Har-Yen, tout juste capable de faire tourner les moulins à prières. Encore fallait-il lui rappeler sans cesse qu'il devait faire tourner ces sacrés moulins dans le sens du déplacement de l'ombre du cadran solaire, ce qui évidemment perturbait fortement le pauvre bonze Har-Yen pendant les jours de pluie.

Le bonze Hail fut très impressionné et honoré de recevoir un courrier du Père Plex qui lui faisait part de ses inquiétudes concernant le Père Igor qui, depuis plusieurs mois, ne débandait plus et qui – selon certaines informations – pourrait être capable de se transformer en loup la nuit venue en fonction de certains paramètres.

Il était très fier de pouvoir apporter son savoir à ces Occidentaux prétentieux ; il prit donc conseil auprès des membres de sa petite communauté avant de répondre au Père Plex. Après quelques heures de débat, il rédigea un courrier pour lui annoncer qu'il se rendrait à Ker Ozen avec quelques bonzes afin de constater *de visu* l'état du Père Igor et d'essayer de trouver une solution à cet étrange phénomène.

Quelques jours plus tard, le samedi matin, la petite troupe de bonzes en robe safran prit la direction de Ker Ozen. Après quelques heures de marche sous le soleil de juin, ils arrivèrent aux environ de midi devant l'abbaye, où ils furent reçus par le Père Plex et l'ensemble de la communauté qui leur avait préparé un bon et copieux repas.

Malgré leurs pratiques ascétiques, les bonzes avaient décidé d'oublier – au moins à l'occasion de leur séjour à Ker Ozen – leurs treize *dhutanga*. Aussi dévorèrent-ils le grand plat de poissons frits que leur avait préparé le Père Lan, selon la recette principale du Père Septheure. Venaient ensuite de grandes assiettes de gibier que le Père Drot avait mitonné avec soin, et pour saucer ces mets, les miches des petits bâtards du Père Igor furent bien appréciées par ces bouddhistes. À l'issue de ce repas pantagruélique et bien arrosé, les bonzes demandèrent à prendre un peu de repos avant d'examiner de plus près ce mystérieux Père Igor.

Dans le courant de l'après midi, après une bonne sieste, le Père Plex réunit au Chapître, moines et bonzes. Le Père Igor était le centre d'intérêt de cette bruyante assemblée où chacun émettait son hypothèse sur son éventuelle transformation en loup. Certains étaient incrédules, comme le Père Suadhé, ou bien moqueurs comme le Père Siffleur ; d'autres y voyaient la preuve d'une manifestation satanique, comme le Père Ducorébien.

Le Bonze Hail décida d'une étude plus précise de l'anatomie du Père Igor. Celui-ci dut s'allonger sur une sorte d'autel au beau milieu de la cour et exposer ainsi sa totale nudité, en plein soleil,

aux regards inquisiteurs des bouddhistes. Ceux-ci s'attardèrent longuement sur les griffes qui commençaient à remplacer peu à peu les ongles de ses doigts et de ses orteils. Les poils, qui avaient repoussé de manière anormale sur son poitrail et sur son dos, les intriguaient également ; mais ce qui les étonnait le plus, c'était ce sexe qui restait imperturbablement dressé malgré les litres de thé au bromure que le Père Igor avait dû ingurgiter depuis l'arrivée des bonzes. Ils avaient beau essayer de le plier, de le tordre, de le secouer dans tous les sens, ce phallus restait perpétuellement dressé. Rien n'y faisait, et malgré les mauvais traitements que l'on infligeait à son membre, le Père Igor semblait détaché de tout, ne ressentant rien et restant impassible.

Le bonze Har-Yen, particulièrement agacé de voir ses confrères ne parvenir à aucun résultat, furieux, il se rendit dans les cuisines et revint armé d'un grand couteau, une sorte de sabre. Les moines furent horrifiés lorsqu'ils comprirent ce qu'il allait faire. Et quand ils le virent prendre son élan pour porter un coup de taille à la base de cet insolent pénis qui semblait narguer l'assistance, beaucoup fermèrent les yeux ou tournèrent la tête pour éviter le spectacle de cette boucherie.

Il y eut un bruit horrible, comme le son que ferait un métal en frappant une roche bien dure. Après ce terrible choc, tous restèrent médusés : aucune goutte de sang n'avait jailli, et le phallus restait fièrement érigé, droit comme un I tandis que, penaud, le bonze Har-Yen regardait, stupéfait, la lame ébréchée de son couteau : le Père Igor avait un sexe de pierre !

Après cet incident, le bonze Hail remit vertement à sa place le bonze Har-Yen. Il discuta quelques temps avec les autres bonzes et fit part de ses conclusions au Père Plex et à l'assemblée présente. Selon lui – et les signes qu'ils avaient relevés ne trompaient pas – le Père Igor pouvait tout à fait se transformer en loup ou en tout autre animal.

Au cours de leurs diverses manipulations, ils avaient décelé à la base du pénis la présence d'un *baculum*, cet os pénien que l'on trouve chez certains mammifères, notamment les ours, les loups, les chiens, les chats, mais pas chez l'homme. Le Père Igor avait donc bien en lui quelque chose d'animal et possédait en outre des pouvoirs de transformation : n'avait-il pas réussi à transformer son sexe en pierre pour prévenir les dégâts provoqués par une lame ? Cette démonstration magistrale avait laissé sans voix le Père Plex qui n'avait aucun élément pour la contredire.

Aucun des moines de Ker Ozen n'avait connaissance de cette particularité anatomique, et le Père Iljone, comme ses coreligionnaires, restaient sceptiques mais commençaient à craindre les sortilèges et maléfices que le Père Igor pouvait occasionner. Comme la Pleine Lune approchait et que cette année elle allait coïncider avec le solstice d'été, tous furent d'accord pour que le Père Igor soit enfermé dans les tréfonds de l'abbaye jusqu'à ce que la Lune soit décroissante.

Aussi ils firent descendre, malgré ses protestations, le Père Igor jusqu'à la crypte ; et trouvant là une solide cage de fer moyenâgeuse, le Père Ygueux y installa le moine, dont le sexe érigé passait à travers les barreaux, dans l'étroit ergastule en le cadenassant solidement. Tous remontèrent ensuite en une lente procession vers le cloître. Le Père Pignant en avait les larmes aux yeux ; c'était lui qui était chargé de fermer à double tour, derrière lui, les nombreuses portes qui se trouvaient sur leur passage.

Au même moment les sœurs du couvent de Mouillépartansec déboulaient nues dans le cloître pour leur désormais traditionnelle partie du samedi soir. Voyant la croix vide et ne trouvant personne dans les couloirs, elles riaient jaune, les nonnes, et gémissaient déjà de dépit et de frustration. Heureusement, le cortège, de retour de la crypte, arriva juste à temps pour atténuer leur déception, et la présence de quelques robes safran leur redonna quelques couleurs. Tous éprouvaient un grand besoin de se changer les idées après les

révélations des bonzes, si bien que les plaisirs de la chair reprirent très vite le dessus.

Les bonzes avaient beaucoup de succès ; étaient-ce leurs robes de couleur jaune orangé qui attiraient les nonnes comme le miel attire les guêpes ? Alors les bonzes durent s'employer pour se montrer à la hauteur. Le Bonze Hé-Lev mit en pratique ses connaissances tantriques en testant avec chaque sœur une des positions du Kamasoutra. Un peu plus loin, le bonze Har-Yen faisait découvrir à la Mère Itagricol les charmes de la brouette japonaise en lui promettant bonzes et merveilles.

Le bonze Hé-Loy-Ho-Cer-Vis, ayant réuni autour de lui une bonne douzaine de moines et de sœurs, leur apprenait à s'accoupler dans la position de la fleur de lotus, où les corps sont en étroite communion. Dans cet exercice, la Mère Luchon et le Père Lan étaient en parfaite osmose.

Le Bonze Hail, assis tel le Bouddha pensant, se livrait un peu à l'écart à des exercices de lévitation, et plusieurs Mères et Pères, très intéressés par cet homme qui arrivait à s'élever légèrement au-dessus du sol uniquement par la force mentale, formèrent autour de lui un demi-cercle. Voyant l'intérêt que certains lui portaient, le Bonze Hail leur expliqua longuement et doctement comment on pouvait parvenir à ce résultat.

Beaucoup essayèrent, et quelques-uns parvinrent même à décoller légèrement du sol ; mais par manque de concentration, très souvent ils retombaient lourdement. Le Bonze Ho-Fisse leur vint en aide en apportant de la sacristie une brassée de gros cierges qu'il mettait, au fur et à mesure qu'ils s'élevaient, sous les participants à cette séance de lévitation, si bien qu'ils ne retombaient plus sur le sol mais s'empalaient sur les cierges, ce qui semblait les combler d'aise. Beaucoup d'ailleurs éprouvaient du plaisir à décoller, tomber, redécoller et retomber ainsi sur les cierges pour ressentir ces lents va-et-vient au plus profond de leur intimité.

Il est fort possible que l'origine de l'expression « s'envoyer en l'air » provienne de cette lévitation particulière.

Au petit matin, les bonzes regagnèrent leur temple ; quant aux religieuses, aux yeux cernés mais encore dans une demi-extase après cette nuit de débauche, elles reprirent le chemin de Mouillépartansec.

À Ker Ozen, la vie reprenait un cours normal. Chaque moine vaquait à ses occupations, essayant de ne pas trop penser au Père Igor enfermé au fin fond de la crypte.

Loin de se morfondre dans sa cage, le Père Igor essayait par instants des formules qui lui revenaient en mémoire, tout en sachant qu'il ne disposait pas des ingrédients pour élaborer la décoction qui aurait dû être associée à la formule. Parfois, pour éloigner ces troubles obsessionnels, il se concentrait sur une nouvelle taxe qu'il pourrait instaurer s'il parvenait un jour à quitter Ker Ozen ; il la nommerait C.S.G.S.L.D.D.M. (Comment Se Goinfrer Sur Le Dos Des Manants) ; mais par la suite, seules les trois premières lettres de cette définition bien alambiquée que personne ne comprendrait furent retenues. Cette trouvaille mit le Père Igor en joie, alors il se mit à chantonner :

Je vais taxer
Comme on n'a jamais taxé,
Je vais taxer
Plus fort, à longueur de journée,
Je vais taxer,
Je vais taxer...

Quelques étages plus haut, l'esprit dégagé après la généreuse pipe que la Mère Sipourcemoman lui avait prodiguée avant de s'en aller, le Père Plex s'installa finalement dans son bureau et se mit à rédiger une lettre contenant ses conclusions, destinée au juge Mandernié qui lui avait envoyé le Père Igor. Comme il était également persuadé qu'il y avait également dans cette affaire

certains signes de manifestation satanique, il lui parut nécessaire d'expédier la même missive à l'évêché à l'attention de Monseigneur Deport.

Mystère dans la crypte

Monseigneur Deport était un éminent démonologue ; nombreux étaient ceux qui s'imaginaient qu'il parlait tout seul et s'adressait aux esprits. En réalité, lorsqu'au cours d'entretiens dans son bureau avec des visiteurs il lâchait quelques onomatopées qui n'avaient rien à voir avec la conversation en cours, il formulait plutôt des encouragements au jeune vicaire caché sous sa soutane qui, avec application, lui tutoyait le pontife avant de faire mousser le Créateur.

Le brave évêque avait de suite remarqué ce jeune séminariste aux traits féminins dont la large bouche suggérait naturellement ce qu'on pouvait en faire ; aussi, dès la fin de ses études théologiques, le prélat avait pris sous sa protection, en qualité de secrétaire particulier, l'Abbé Zéhassec. Celui-ci comprit bien vite que pour obtenir le salut de son âme, il lui faudrait faire des sacrifices et s'habituer à recevoir quotidiennement le gros goupillon de Monseigneur dans le fondement.

Il faut bien reconnaître que Barnabé Zéhassec avait des prédispositions : très jeune, il avait éprouvé une sorte de fascination pour les vêtements féminins, et dès qu'il pouvait se travestir, son plaisir était décuplé ; c'est pourquoi il avait décidé d'être curé. Ainsi, il pourrait porter la robe à longueur de journée sans offusquer la populace. Bien avant d'entrer au séminaire, il avait déjà compris que les cierges ne servaient pas qu'à illuminer la Vierge : ils s'étaient avérés également bien utiles pour contribuer à la perte de sa virginité. Le cierge pascal le faisait saliver ; c'était pour lui

un mets royal, mais il n'avait pourtant jamais osé, craignant de fuir du trou.

Un matin de juin, monseigneur Deport, tout en buvant un café, prit connaissance de la lettre du Père Plex pendant que l'Abbé Zéhassec commençait à lui délivrer sa matinale gâterie buccale. L'évêque fut ébranlé par ce qu'il lisait ; il interrompit derechef son vicaire et décida, toutes affaires cessantes, de partir immédiatement pour l'abbaye de Ker Ozen avec le secret espoir d'exorciser le Père Igor.

Au même moment, le juge Mandernié lisait distraitement la même missive, se souvenant vaguement de cette vieille histoire qui n'avait plus raison d'être car la plaignante, miss Emma Sfairfoot, avait purgé sa peine et fini par quitter avec regret le bordel de la Mère Mac Rell ; elle avait même renoncé à entreprendre de nouvelles poursuites envers le comte Roller des Fines Anses.

Par contre, pour le juge, l'envie de découvrir la vérité sur cette transformation en loup était avant tout une occasion inespérée de pouvoir faire une escapade dans le *Kreiz-Breizh* en compagnie de sa nouvelle greffière, la jeune Émilie des Vers-Gondés avec qui il entretenait une relation toute particulière.

En effet, dès leur première entrevue, une sorte de fusion des esprits s'était produite entre eux, et bien souvent un simple échange de regards leur suffisait pour se comprendre et lancer une mauvaise blague. Parfois, il leur suffisait de concentrer leurs forces mentales pour parvenir à déplacer un objet. Ils s'entendaient comme larrons en foire, et ceux qui les croisaient avaient souvent la curieuse impression de voir deux diablotins.

Émilie adorait faire des blagues. Un matin avant la messe, elle était allée déverser quelques bouteilles d'encre dans les bénitiers de la petite église de Kichtenik. Et c'est en riant qu'elle avait regardé les paroissiennes sortir, après l'office, avec une tache sur le front ; même la très digne dame Chatalair – cette vieille bigote – était elle aussi tachée, mais en dessous de la ceinture : le sermon du

Père Manganate sur les tourments de l'enfer avait dû sérieusement l'ébranler.

Ils prirent la diligence en partance pour Ker Ozen. Après quelques jours de route, ils arrivèrent à l'heure du souper dans un village proche de l'abbaye. S'étant installés dans l'unique auberge, ils se mirent à table pour dîner. À une autre table de la grande salle, Monseigneur Deport et l'Abbé Zéhassec commençaient à déguster leur soupe. En attendant d'être servie, mademoiselle des Vers-Gondés se mit à fixer intensément la petite croix qui pendait autour du cou de l'évêque ; comme par enchantement, le minuscule Christ se détacha de la croix et tomba au fond de l'écuelle, éclaboussant de soupe le prélat. Apparemment, le Nazaréen ne marche pas sur la soupe : il coule !

L'évêque repêcha son Christ et l'essuya religieusement avec sa serviette. C'est alors qu'il remarqua le large sourire d'Émilie ; se doutant bien qu'elle ne devait pas être étrangère à cet incident, il sembla s'adresser à elle en grommelant quelques mots. La jeune fille crut comprendre quelque chose comme « Va au bistro, grosse pouffiasse ! » Elle s'apprêtait à se lever pour aller tremper le nez de cet ecclésiastique impoli dans son écuelle, mais le juge Mandernié, la retenant par le bras, lui expliqua qu'il avait prononcé une phrase en latin : « Vade retro, Satanas ! ».

Le repas se termina sans autre incident, mais l'animosité entre Monseigneur Deport et mademoiselle des Vers-Gondés était palpable.

En prévision de la nuit de galipettes qu'ils s'étaient promise, le juge et sa greffière avaient pris une chambre avec un grand lit, et sitôt la porte fermée ils s'étaient mis à l'aise et avaient commencé leur ronde amoureuse. Ils furent interrompus dans leurs ébats par le bruit provenant de la chambre contiguë à la leur. En effet, Monseigneur Deport n'avait pas apprécié du tout la chute du Christ dans sa soupe ni le sourire ironique de la jeune Émilie, alors il jurait comme un apostat et passait sa colère sur son vicaire.

C'est pourquoi, lorsque le prélat exhiba son gros gland aussi violacé que sa calotte épiscopale, l'Abbé Zéhassec s'agenouilla et le prit en bouche en fermant les yeux comme s'il recevait la communion. Il suça longuement et avec dévotion son évêque jusqu'à ce que, secoué de spasmes, il se déverse dans la bouche du jeune abbé qui avala la semence jusqu'à la dernière goutte. Une fois repu et vidé, Monseigneur Deport s'endormit en ronflant comme un cochon, laissant l'Abbé Zéhassec se finir comme il le pouvait tandis que nos deux diablotins reprenaient leurs galipettes.

Le lendemain matin, le juge et sa greffière – un peu fatigués –, le prélat et son vicaire arrivèrent presque en même temps à l'abbaye de Ker Ozen où ils furent accueillis par le Père Turban qui les conduisit jusqu'au bureau du Père Plex. Celui-ci fit de rapides présentations et leur exposa la situation tout en faisant part de ses conclusions. L'évêque enfila alors sa tenue d'exorciste, sous les regards amusés du juge Mandernié et de mademoiselle des Vers-Gondés. Un petit cortège muni de torches se forma et commença à descendre les escaliers qui conduisaient à la crypte. De nombreux moines suivaient ce petit groupe car ils voulaient voir l'état du Père Igor.

Devant la lourde porte de la crypte, tous firent silence : il n'y avait plus aucun bruit. Était-il mort ? Finalement, le Père Pignan ouvrit doucement la porte qui grinça sur ses gonds, et tous pénétrèrent dans la vaste salle, le regard tourné vers la voûte où la cage était accrochée. Un murmure de stupeur et de désappointement parcourut l'assistance : la lourde cage était vide ! (Elle avait un joli nom, mon guide...).

Elle était pourtant toujours aussi bien cadenassée, et ses barreaux était intacts : le Père Igor s'était mystérieusement volatilisé ! Tous cherchaient des traces sur le sol de terre battue pour essayer de comprendre par où et comment il avait pu disparaître. Ils finirent par trouver un os courbé bizarrement : c'était sans aucun doute le fameux *baculum* dont les bonzes avaient fait mention, l'os

qui permet à certains mammifères de pénétrer les femelles sans avoir d'érection et de ne bander qu'ensuite, une fois bien installés. Ils trouvèrent également par terre un phallus de taille plus que respectable, tout lisse, en quartz rose qui reflétait la lueur des torches.

Personne ne comprenait la présence de cet objet insolite en cet endroit ; les avis étaient partagés. Certains, comme le Père Ledelakadémy, prétendaient que c'était bien le sexe du Père Igor qui, une fois transformé en pierre, avait fini par se détacher de son corps suite au coup de couteau du bonze Har-Yen. D'autres avançaient en riant que leurs prédécesseurs avaient dû faire de monstrueuses orgies dans cette crypte. Tous papotaient autour de ces deux objets, oubliant pourquoi ils étaient descendus dans les tréfonds de l'abbaye.

L'Abbé Zéhassec, les joues empourprées, regardait avec envie ce sexe de quartz au toucher froid, mais si soyeux... Monseigneur Deport commençait à s'impatienter ; il aurait bien voulu quitter cet endroit au plus vite car il n'y avait rien à exorciser. Il avait l'impression qu'on lui faisait perdre son temps avec des fadaises.

Soudain, un cri strident résonna dans la crypte, provoquant un silence total. C'était Émilie qui venait de hurler. Tremblante comme une feuille, elle désignait de la main un recoin de la salle en balbutiant : « La bit..., la bé... la bébé..., la bête ! Elle est là ! » Tous les regards convergèrent alors vers l'endroit désigné par mademoiselle des Vers-Gondés : effectivement, dans la pénombre luisait une paire d'yeux rouges.

La Bête

Ils s'approchèrent précautionneusement de l'endroit indiqué et, à la lumière des torches, ils découvrirent « La Bête ». Elle n'était pas très grosse – tout juste de la taille d'un chat de trois kilos – dressée sur ses pattes arrière ; mais ce n'était pas un chat : personne n'avait jamais vu ce genre d'animal. Son museau pointu évoquait vaguement un loup, sa tête était couverte de poils, mais ses oreilles arrondies lui donnaient un air de chauve-souris. En tout cas, ce n'était pas un loup : soit le Père Igor s'était trompé en prononçant la formule magique, soit il n'avait pu faire le bon geste qui lui aurait permis de réaliser une parfaite transformation.

La bête semblait plutôt apeurée par toute cette agitation et n'osait guère bouger. Plus on la regardait, plus elle faisait penser à un animal préhistorique, une sorte de ptérodactyle ; mais Monseigneur Deport décréta de manière péremptoire qu'il s'agissait d'une *desmodontina*, une chauve-souris vampire. Ainsi donc, le Père Igor était une créature possédée par le diable... Il fallait pratiquer de toute urgence une séance d'exorcisme pour le ramener à son état d'origine.

L'évêque prononça une longue diatribe en latin que ni Émilie, ni le juge Mandernié ne comprirent ; d'ailleurs, ils évitaient de se faire trop remarquer, pensant que si le prélat échouait dans son entreprise, il ne manquerait pas d'attribuer la cause de son échec à ces deux hérétiques.

Lorsque le démonologue eut terminé son monologue en latin, il demanda à l'Abbé Zéhassec d'asperger la bête d'eau bénite, ce qui provoqua des cris terrifiants et produisit un intense dégagement de vapeur qui, lorsqu'elle se dissipa, laissa apparaître une bête qui avait doublé de volume et qui semblait encore plus hideuse.

Monseigneur Deport fit une nouvelle tentative. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, la bête doubla une nouvelle fois de volume. Le Père Plex pria l'évêque d'arrêter ses incantations et le menaça, s'il continuait, de l'enfermer dans la cage ; mais l'Abbé Zéhassec, croyant bien faire, aspergea à nouveau la créature d'eau bénite. Après une nouvelle dissipation de la vapeur, la bête qui leur faisait désormais face était impressionnante : elle mesurait maintenant à peu près deux mètres de haut et pesait au bas mot quatre-vingts kilos.

C'est pourquoi nombreux furent ceux, au sein de l'assistance, qui se reculèrent prudemment vers le fond de la pièce quand l'étrange animal fit quelques pas et s'avança jusqu'au milieu de la crypte. Lorsqu'il tenta de déployer ses ailes, ceux qui étaient restés trop près furent brutalement projetés au sol. Mais la bête comprit rapidement qu'elle ne pourrait jamais voler dans un espace aussi réduit ; alors, résignée, elle monta lentement l'escalier en colimaçon qui menait à la grande cour de l'abbaye, suivie à distance respectueuse par la petite troupe.

Parvenue à l'air libre, la bête sauta sur le petit autel et put alors déployer majestueusement ses ailes d'une envergure d'une bonne douzaine de mètres ; les moines restèrent ébahis devant cet être mythique. Il lui suffit de quelques battements d'ailes pour s'envoler et aller se percher tout en haut de la flèche de l'église, d'où il semblait narguer l'assemblée. Le Père Sonne, aidé de plusieurs moines, fit carillonner toutes les cloches à la volée dans l'espoir de faire fuir cet oiseau de malheur ; ce fut peine perdue : le bruit assourdissant ne gênait pas la créature.

En bas, dans la cour, Monseigneur Deport poursuivait ses incantations. Sa voix devait certainement être sexy car la bête – tout comme le reste de l'assemblée – se branlait complètement de ses latins salamalecs. Seul l'Abbé Zéhassec semblait l'écouter poliment, mais on voyait bien qu'il commençait à en avoir plein le cul de cette séance d'exorcisme.

Lorsque le Soleil fut au zénith – c'était le jour du solstice d'été – le ptérodactyle s'élança en piqué depuis le clocher. Il y eut alors un mouvement de panique dans la cour ; l'évêque, s'empêtrant dans sa soutane, s'affala de tout son long sur les pavés. Il ne put se relever à temps : la créature ailée, passant en rase-mottes au-dessus de lui, lâcha une énorme fiente verdâtre et putride de plusieurs dizaines de litres qui arrosa copieusement le prélat et ses fastueux vêtements.

Tandis que la bête reprenait calmement sa place au sommet du clocher et semblait se délecter du spectacle, mademoiselle Émilie des Vers-Gondés, voyant Monseigneur dans la merde, ne put s'empêcher d'éclater de rire et d'entonner :

Là-haut sur la montagne,
Les deux pieds les deux mains dans la merde,
Là-haut sur la montagne
Il y avait un gros cul.

Cette célèbre chanson fut reprise en chœur par tous les moines :

Un gros curé d'campagne,
Les deux pieds les deux mains dans la merde,
Un gros curé de campagne,
Qui astiquait son bout.

Son bouquin de prières,
Les deux pieds les deux mains dans la merde,
Son bouquin de prières,
Prières pour un con.

Un condamné à mort,
Les deux pieds les deux mains dans la merde,
Un condamné à mort,
Pour avoir trop baisé.

Baisé les pieds d'la Vierge,
Les deux pieds les deux mains dans la merde,
Baisé les pieds d'la Vierge,
La Vierge Marie qui pue.

Qui purifie le monde,
Les deux pieds les deux mains dans la merde,
Qui purifie le monde,
Le monde de là-haut.

Le prélat, rouge de colère, jurait comme un charretier, vociférant après son vicaire qui aurait plutôt intérêt à protéger ses arrières... Bref, il n'était pas à prendre avec des pinces, Monseigneur Deport ; il faisait sa tête de cochon lorsqu'il quitta sur le champ l'abbaye, traînant l'Abbé Zéhassec derrière lui et vouant les moines à la colère divine.

Ce chant repris à l'unisson avait dû émoustiller Émilie, qui allongée sur l'autel offrait impudiquement son corps aux moines désireux de déposer leur obole dans sa fente ; quant à ses mains et à sa bouche, elles ne restaient pas inactives, s'employant à satisfaire leurs lubriques désirs.

Le Père Plex et le juge Mandernié s'étaient retirés pour converser au sujet de cet animal mystérieux ; ils conclurent un accord afin de ne pas ébruiter cette affaire qui aurait pu engendrer des mouvements de panique dans la région. Mais que faire de cet énorme volatile ? Il n'était pas question de le tuer ; personne ne savait s'il pourrait retrouver une taille amoindrie ou s'il redeviendrait celui qu'ils avaient connu. Seuls l'Abbé Nédictine et le Père S'Julien auraient

pu, s'ils avaient été moins ivres, permettre au Père Igor de retrouver sa forme originelle en lui faisant boire quelques verres de vodka.

En fin de journée, alors que le Soleil commençait à décliner, la bête s'élança du haut du clocher, ailes déployées, et commença à tournoyer dans le ciel à la recherche de courants ascendants. Tout en décrivant de larges cercles au-dessus de Ker Ozen, elle prit peu à peu de l'altitude. Lorsqu'elle fut suffisamment haut dans le ciel, tous eurent l'impression de voir un oiseau de taille normale. Finalement, elle mit le cap à l'Est, franchit les Montagnes Noires puis disparut à l'horizon avec le secret espoir de parvenir à s'abreuver de vodka afin de reprendre une apparence humaine.

Nul ne sut ce qu'elle devint, et on n'en entendit plus jamais parler.

Il fallut bien évidemment faire part aux religieuses de Mouillé-partansec, à l'occasion de leur hebdomadaire partouze, de la disparition du Père Igor ; il fallut négocier leur silence contre le phallus de quartz rose, ce qui entraîna d'âpres discussions pour la détention de cet objet, car certains moines auraient bien voulu le garder. Finalement, le sexe de pierre fut confié à la Mère Cibocou qui dut également accepter, en guise de relique, le *baculum* car il avait été aussi convenu que les sœurs devraient porter le reliquaire chaque année en procession aux trois chapelles : ainsi en avait décidé, malgré le peu de foi du Père Igor, l'Abbé Rhit.

Épilogue

Il ne reste désormais plus aucune trace de l'abbaye de Ker Ozen.

Pourtant, dans les monts d'Arrée, une petite chapelle située au sommet d'une colline pourrait peut-être attester de la présence de cet édifice, d'autant que se trouve juste à proximité de la chapelle un étrange cercle d'une bonne vingtaine de mètres de diamètre qui entoure une sorte d'autel cylindrique. Était-ce là que les moines et les sœurs jouaient à la ronde, tête-bêche, lors de leurs soirées orgiaques ?

Il subsiste également un autre lieu, en forêt de Brocéliande, dénommé « Le jardin des moines ». Une légende raconte ceci : « Autrefois, des moines de la région passaient leur temps à festoyer avec les seigneurs locaux. Un jour de débauche, Saint Méen les surprit et tenta de les ramener à une vie plus monacale, mais ils le chassèrent en se moquant de lui. La punition divine ne fut pas longue à arriver : ils furent aussitôt changés en pierres sur le lieu même de leurs ripailles. »

De nos jours encore, au début du mois d'octobre, le jour de la saint Serge se déroule le « pardon du Père Igor », où une relique du bon Père est portée en procession par des religieuses à travers la lande bretonne entre les trois chapelles qui, vues du ciel, figurent un triangle équilatéral. L'Abbé Lelurette, qui préside depuis peu cette cérémonie, ne saurait dire quelles sont les origines de ce pardon – qui semble dater de plusieurs siècles – ni ce que peut bien contenir ce fameux reliquaire.

Récemment, à l'occasion de ce pardon, certaines rumeurs émises par un dénommé Yellow Pullover [7] prétendraient que le Père Igor se serait réincarné sous l'aspect d'un jeune homme d'une quarantaine d'années qui se comporterait comme un monarque arrogant et qui, lors d'un passage dans notre région, n'a pas manqué de nous traiter d'illettrés.

Une autre rumeur émanant d'un descendant de Pat Troppieux, qui l'aurait rencontré, affirme que le Père Igor s'est réincarné et vivrait désormais dans une région éponyme, oubliant à tout jamais impôts et taxes, préférant désormais prendre du plaisir en caressant des chattes.

Après la cérémonie religieuse, suivie de la quête de l'Abbé Hennepé, tout le monde se retrouve dans la grande prairie située juste au centre de ce triangle, où se tient alors le grand *fest diez* précédant le *fest noz* ; là, musiques et chants celtiques entraînent la foule de danseurs en une longue sarabande endiablée dont les participants ne manquent pas d'aller se restaurer sous le grand chapiteau où l'on peut déguster crêpes, galettes, frites, saucisses et merguez, et même du foie gras aux truffes du Périgord, tenu efficacement et dans la bonne humeur par le célèbre maître queux Al-Ouilda Rachid.

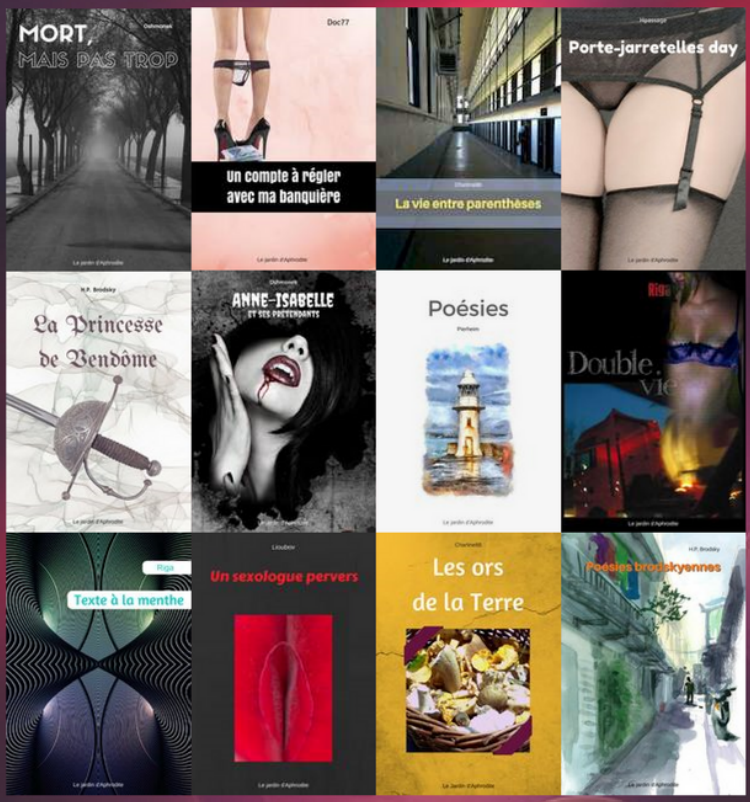
---

7. In the town where I was born
Lived a man who sailed to sea
And he told us of his life
In the land of submarines
So we sailed up to the sun
Till we found a sea of green
And we lived beneath the waves
In our yellow pull over

We all dress with a yellow pull over
Yellow pull over, yellow pull over
We all dress with a yellow pull over
Yellow pull over, yellow pull over

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite